31. Paris, Lundi 28 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot

Auteurs : Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

8 Fichier(s)

Les mots clés

Discours du for intérieur, Interculturalisme, Musique, Relation François-Dorothée, Réseau social et politique, Santé (Dorothée)

Relations entre les lettres

Collection 1837 (25 août - 7 septembre)

Ce document *est une réponse à :*

 27. Val-Richer, Samedi 26 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

Collection 1837 (25 août - 7 septembre)



31. Val Richer, Jeudi 31 août 1837, François Guizot à Dorothée de Lieven

est une réponse à ce document

Afficher la visualisation des relations de la notice.

Présentation

Date1837-08-28
GenreCorrespondance
Editeur de la ficheMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

IncipitIl me faut une lettre [?] quand je n'y ferais qu'y placer le numéro.
PublicationLettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°59/89

Information générales

LangueFrançais
Cote

- 117-118, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 1
- I/426-432

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
31. Paris, Lundi 28 août 1837 2 heures

Il me faut une lettre commencée, quand je ne ferais qu'y placer le numéro. C'est donc pour cela tout seul que vous me renvoyez à ma table. Mais Monsieur, je suis bien lasse. J'ai beaucoup écrit. J'ai trop de correspondances, elles m'ennuient, & je ne sais comment les secouer. J'ai marché malgré la pluie, car il pleut, mais ce temps me convient mieux que la chaleur. J'ai même eu froid cette nuit. J'ai repris mon couvre-pied. Comment êtes-vous ? Cette irritation à la gorge vous a-t-elle enfin quitté ? Je veux savoir cela. Je veux tout savoir. Je vous en donne bien l'exemple cette heure-ci et les suivantes me sont bien dures à supporter. Je ne puis fixer mon attention sur rien, pas même sur les livres que vous m'avez laissés. Je les prends, je les quitte. Je me couche sur mon canapé. Je m'y assieds, je change de place. Je me promène dans le salon. Je ne regarde plus dans les glaces. M'y voir seule, c'est si triste ! Monsieur, que les heures sont longues. Je relis deux lettres. Elles me font tant de bien. Mon âme en est si doucement caressée. Que de vœux elles m'arrachent. Que de prières j'adresse au Ciel, que de promesses, je me fais à moi-même ! Il me semble qu'à nous deux rien n'est impossible. Que nous pouvons défier les hommes. Ah ! Qu'on ne vienne par troubler mon bonheur car j'oublierais tout, plutôt que de m'en séparer. Monsieur, voilà une parole bien coupable, & cependant, je sens que le fond de mon cœur ne l'est pas. Jamais au contraire, il n'a été rempli par de plus doux, par de plus nobles sentiments, par des sentiments plus religieux. Ah, que vous m'avez fait de bien !
Mardi 9 heures. Le N°27 est là. On me l'a remis lorsque je rentrais de ma première promenade. Je l'ai portée dans mon cabinet, & là sur mon canapé je l'ai ouvert. C'est charmant des lettres, vos lettres, mais il y a quel que chose de mieux que cela ! J'ai fait hier une promenade accoutumée, mais il n'y a pas eu moyen de marcher, il a plus à verse tout le jour, il pleut fort à matin, mais j'ai perdu patience, et j'ai marché un peu dans l'eau comme s'il faisait sec. J'ai hâte de vous dire que j'ai changé de chaussures parce que vous iriez peut être vous mettre en tête que j'ai pris froid. Monsieur, c'est incroyable toutes les pauvretés que je vous dis et tout ce que je vous prête d'inquiétude pour la santé. Cela ressemble singulièrement à la table de thé. Vous le voulez bien n'est-ce pas ?
J'ai commencé ma soirée hier avec quelques ennuyeux, les Stackelberg et autres, je l'ai mieux fini, avec le duc de Noailles qui est venu passer deux jours à Paris pour

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/928?context=pdf

moi. Nous avons eu des plaisir à nous revoir ; nous avons très vite bavardé & je l'ai renvoyé à 11 heures.
Le mérite que je lui trouve c'est d'être de très bonne compagnie ; de savoir un peu tout, & de prendre intérêt à tout ce qui a occupé ma vie extérieure, ainsi d'être curieux des personnes qu'il n'a jamais vues dès qu'elles ont de l'importance. Ce qui me frappe en général dans les Français c'est leur parfait dédain pour tout ce qui n'est pas France et Français. Ils se regardent comme seules dignes d'occuper la scène, les Piscatory sont fort nombreux. Il me parait que les français méprisent parfaitement tous les autres peuples en masse et en détails. Ils font exception pour les Anglais, & ceux-là ils les détestent parce qu'ils leur portent envie. Ils cachent cela sous une même forme de silence ou d'indifférence pour tout sujet étranger.
Dès le commencement, de mon arrivée ici vous êtes le seul qui m'ayez adressé quelques questions sur l'Angleterre. Depuis, et avant même notre mois de juin chaque fois que nous causons ensemble. Vous me meniez sur terre étrangère, vous interrogiez même la petite Princesse. Tout cela je l'ai bien remarqué. La vraie supériorité n'est pas méprisante. Monsieur j'aurais bien de belles choses à vous dire la dessus, ainsi qu'une observation toute récente que j'ai faite ici sur quelqu'un mais je vous parle là de choses qui sortent de mon sujet, de mon sujet musique. J'y ai presque du remord.
Je viens de recevoir un billet dans lequel il y a cette phrase. " Vous êtes seule je crois, c'est-à-dire que l'objet de vos respects s'est éloigné." Je n'ajoute ni ne retranche pas un trait de plume. Je n'ai pas de lettre de mon mari. Les N° précédents le dernier ne m'arrivent même pas. Au fond cela me repose. En fait de lettres je ne veux que les vôtres, je ne veux lire que cela, penser qu'à cela. Mon médecin me trouve mieux je veux bien le croire, mais il n'y paraît pas.
Adieu monsieur vous voilà au bord de la mer, ou du moins vous allez y être ? J'achève cette lettre à midi. Encore cinq jours, cinq grands jours c'est-à-dire que dimanche à cette heure-ci ; mon cœur battra déja bien fort. Adieu, adieu Dearest.

Citer cette page

Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857), 31. Paris, Lundi 28 août 1837, Dorothée de Lieven à François Guizot , 1837-08-28.
Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).
Consulté le 28/03/2024 sur la plate-forme EMAN :
https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/928

Informations éditoriales

Numérotation de l'auteur117-118
Date précise de la lettreLundi 28 août 1837
Heure2 heures
DestinataireGuizot, François (1787-1874)
Lieu de destinationVal-Richer
DroitsMarie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution – Partage à l'Identique 3.0.
Lieu de rédactionParis (France)
Notice créée par Marie Dupond Notice créée le 17/03/2019 Dernière modification

le 18/01/2024

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/928?context=pdf

31. Paris lundi 28 août 1837.

2 heures.

Il me faut une lettre aujourd'hui, quand j'en trouve qui y plaise bien. J'attends pour cela tout seul qu'on me revoie à ma table. mais décidément je suis bien las. j'ai beaucoup écrit. j'ai trop de correspondance, dites moi comment, je vous en prie, comment va votre rhume.

j'ai marché malgré la pluie, car il pleut, mais elle me mouille moins que la chaleur. j'ai bien froid cette nuit. j'ai rejeté mon couvre pied.

comment va votre bras. cette excitation à la jambe vous a-t-elle aussi gâté le bras. je veux savoir cela. je veux tout savoir. je vous en donne bien l'exemple.

cette heure ci et les suivantes me sont bien dures à supporter. je me

Je suis fixée mon attention sur rien, par aucun sur les beaux yeux qui m'ont laissé. je les prends, je les quitte. je me couche sur mon canapé. je n'y dors pas. je change de place - je me promène dans le salon - je me regarde plus dans les glaces. mes yeux sont noirs, c'est si triste! Monsieur, les beaux sont longues!

je relis deux lettres. elles me font tant de bien. mon âme se calme doucement, canapé. je de vous elle m'a rendu. sur de prières j'adresse au ciel, sur de promesses je me fais à moi même! il me semble qu'à vous deux rien n'est impossible. pardon pour mes défiances. ah! je ne veux rien pour troubler mon bonheur, car j'oublierais tout, plutôt que de me séparer. Monsieur, voilà mes

passable bien coupable, cependant
je vous jure le fond de mon cœur en
tout pas. jamais un contrat
n'a été rempli par de plus dupe
par de plus naïve victimes, par
de victimes plus religieuses. ah,
que vous m'avez fait de mal!

Mardi 9. heures.

Le N° 27 est là. on me l'a remis
lorsque je revenais de mes premières
promenades. je l'ai porté dans mon
cabinet, et là me voyant je
l'ai ouvert. c'est charmant de
bêtises, vos bêtises, mais il y a plus
que cela dans tout cela!

j'ai fait bien mes promenades
accoutumées mais il n'y a pas eu
moyen de travailler. il a plu à
verse tout le jour, il pleut fort en

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/928?context=pdf

matin, mais j'ai perdu beaucoup
et j'ai manqué, en jouant dans l'eau
comme s'il faisait vert. j'ai hâte
de vous dire que j'ai changé de chambre
parce que mon cher gentilhomme
mettait en tête que j'avais froid.
Monsieur, c'est inexprimable toutes les
pauvretés que je vous dis et tout ce
que je vous garde d'inquiétude pour
ma santé. cela ressemble à ceux-
-là uniquement à la table d'hôte. Vous
le voyez bien, n'est-ce pas?
j'ai commencé ma soirée hier avec
quelques musiques, la Stockhausen
chantait, je l'ai mise jusque
chez elle, puis nous avons
dîné jusqu'à trois heures du matin
avons eu du plaisir à nous revoir;
nous avons bu à votre santé; je
l'ai bue jusqu'à 11 heures. Aujourd'hui

et

puisqu'ils tiennent à l'ordre établi
bouleversé, de vaincre un
jour tout, et de prendre intérêt à
tout ce qui a occupé une si grande
scène, d'être curieux des personnes
qu'il n'a jamais vues dès qu'elles
ont été importantes. Ce qui me
frappe me paraît dans les Français
c'est leur parfait dédain pour tout ce
qui n'est pas Français et Français. Ils
se regardent comme seuls dignes
d'occuper la scène. Les spectateurs sont
fort nombreux. Il me paraît que
les Français méprisent parfaitement
tout le reste du peuple en masse et
en détail. Ils font exception pour
les anglais, à cause de la liberté dont
jouissent ils, mais pour tout autre, ils
cachent cela sous mille formes
de politesse ou de bienveillance pour tout

sujet étranger. Si le gouvernement
de mon pays m'avait chargé d'une mission
sur l'angleterre. depuis, et avant
mon retour ici j'ai vu, chaque
fois que vous m'avez reçu, le livre étranger,
vous m'interrogez, avec la petite
pruderie. tout cela je l'ai bien
remarqué. la vraie supériorité n'est
pas inquisitoriale. Maintenant j'aurais
bien de belles choses à vous dire sur
dessus, dessous je vous abracadabrantis
vraiment peu j'ai faites ici une enquête, mais je vous parlerai de choses bien
sortant de mon sujet, de mon sujet
unique. j'y ai presque du remords.
je vais de recevoir un billet dans le
quel il y a cette phrase. "vous êtes

seule je crois, c'est à dire que l'objet de mon regret n'est éloigné." Je n'ajoute ni ne retranche pas un trait de plume.

Je n'ai pas de lettre de mon ami. Le Mr précédente le dernier mot m'avait vexé pas. au fond cela ne signifie rien. au fait de tout je ne crois seule selon, je ne crois pas plus cela, jamais pu à cela.

Mon médecin autrefois disait je crois bien le croit, mais il n'y paraît pas.

Adieu Monsieur, venez visite au bord de la mer ou de monter vous aller y ici - j'achève cette lettre à midi. encore cinq jours, cinq grands jours. c'est à dire pendant à cette heure ci, nous faire battre

déjà bien fort. adieu adieu dearest.

Fichier issu d'une page EMAN : http://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/928?context=pdf